

—Allons, sorcier, à l'ouvrage. Tu te rappelles sans doute que tu en es resté au moment où les ministres ont cru devoir abandonner le gouverneur à son Wakefield et où celui-ci, désirant continuer ses merces sourdes mais non pas muettes, avait congédié momentanément ce pilier de ministère, Dominique Daly. Ce que tu dois me raconter aujourd'hui, c'est tout simplement ce qui se passa entre le Gouverneur et le conseiller intime.

—Tu appelles cela tout simplement ! peste ! je t'assure pourtant que la chose n'est pas si simple qu'elle le paraît. Ce qui se dit alors est si compliqué, si entortillé que je ne sais pas par quel bout le prendre. Ce pauvre Metcalfe lui-même serait fort embarrassé de t'expliquer tout ce que son ami Wakefield lui fit paraître alors clair comme le jour. Enfin je vais faire de mon mieux et si par hasard je représentais mal cette scène tu pourras t'adresser à l'autre magicien pour de nouvelles informations. Je continue :—

L'honorable conseiller à vie Daly étant sorti d'après l'ordre de son chef, le Gouverneur-Général s'approcha de son confident lui tendit la main, mais n'articula pas une parole. Ce silence était plus éloquent cent fois que la plus pathétique des harangues. On sait que c'est le moyen dont se sert ordinairement son excellence. Lorsqu'elle veut dire beaucoup, elle ne dit mot, de sorte que les spectateurs sont à même de penser ce qu'il leur plaît, la discussion ne dure pas long-tems et on s'en va persuadé que l'impénétrable chevalier est un consommé politique avec lequel il n'y rien à gagner. Le silence de Sir Charles Metcalfe avait pourtant une autre signification dans cette occasion solennelle et le confident la comprit bien. Il semblait indiquer visiblement que le gouverneur ayant la conscience qu'il venait de faire une chose injuste disait : Là ! le sort en est jeté ! Es-tu content de la vilaine action à laquelle tu m'as poussé. C'est à toi maintenant de me tirer de là, toi qui connais les tours, détours, filouteries et jongleries du système qu'on appelle constitutionnel.

À cette muette interpellation, le confident se hâta de répondre par un débordement de paroles, car il faut qu'on sache que celui-là procède par une méthode différente de celle de son maître et de crainte qu'on suppose qu'il ne pense pas il parle de tout et sur tout avec la volubilité de ceux qui ont plus de mots que d'idées. Pourtant les idées ne lui manquent pas, surtout les mauvaises. Je ne répéterai pas tout ce qu'il a dit, mais en voici le résumé :—

—Victoire, milord, victoire ! vous avez joué votre rôle à merveille, en homme d'Etat ferme, habile, honnête, clairvoyant, persévérant, comme vous l'êtes. Resté maintenant à vous expliquer le mien.

Sir Charles pousse un profond soupir, lève les yeux au ciel, ouvre la bouche et la referme sans mot dire.

—Je vous comprends à merveille, milord ; les expressions de votre seigneurie sont des plus claires et des plus intelligibles ; mais rassurez-vous ; nous ne nous dans nos filets tous ces français qui avec l'esprit chevaleresque de leur race veulent marcher tête haute à travers les difficultés et arriver à la justice sans louver dans les avenues sombres et tortueuses qui l'environnent ; il n'ont pas vu les fils que j'ai tendus et les voilà pris comme des niauds ; c'est moi qui vous le dis milord ! Criez donc avec moi, victoire ! victoire ! vive Old square toës ! vive moi !

Sir Charles électrisé par le ton d'assurance de son confident veut faire un saut de joie ; mais il retombe sur son pied gouteux et au lieu d'une exclamation triomphale il pousse de plaintifs : Aïe ! Aïe !

—Cher milord, dans le transport où vous met naturellement le sentiment du succès que vous venez d'obtenir, vous oubliez que votre haute position et ses apanages ; les malheureux de ce monde ont la faim et les heureux la goutte ;